ORIENT ET OCCIDENT DANS *LES ECHELLES DU LEVANT* D'AMIN MAALOUF

Conf. univ. dr. Florica MATEOC
Universitatea din Oradea

Résumé

Chrétien de la petite communauté melkite du Liban, Amin Maalouf est un écrivain qui possède plusieurs appartenances ; il est à la fois homme d'Orient et d'Occident, de la chrétienneté et du monde arabe. La réalité et la fiction s'imbriquent dans toute son œuvre. Dans **Les Echelles du Levant** il présente non seulement l'histoire de la famille Ketabdar au XX-ième siècle mais aussi un espace multiple, oriental et occidental vu dans toutes ses dimensions : politique, sociale, éthique et culturelle. L'intérêt tombe sur la diversité et la richesse multiculturelle du « Mare nostrum » qui s'entrecroisent avec les Lumières de l'Occident.

Connu en France sous le nom de « Monsieur l'Orient », Amin Maalouf est un auteur français d'origine libanaise qui possède vraiment un statut spécial. Il est d'abord Oriental avec une histoire familiale très riche qui lui octroie des origines diverses, de la Turquie à l'Egypte, de la Montagne libanaise à la grande ville. Son identité est plurielle; il est Arabe chrétien dont la mère était melkite (orthodoxe) et le père protestant. L'écrivain présente cette situation lors d'une interview : « Quand on a vécu au Liban, la première conviction que l'on devait avoir, c'était celle de la coexistence. Dans la fréquentation de l'autre en permanence, le Liban a constamment essayé de trouver des solutions à la coexistence des différentes communautés »[1] L'écrivain a une relation intense avec l'Occident et il est au sein de l'Orient, ce qui lui permet d'avoir un regard particulier et d'être une sorte de conciliateur, d'être en mesure de créer des passerelles. Depuis 1976, il devient Occidental lors de son exil en France où il vit à présent, ne cessant de faire cohabiter ses multiples appartenances. Un vrai passeur entre l'Orient et l'Occident, il observe les deux mondes qui se confrontent et qui ne se comprennent pas. C'est pourquoi, il veut trouver la vérité et plaide pour la tolérance, pour le respect de la différence et pour la diversité. Mais en même temps, il veut montrer, à toute occasion, que l'Orient est multiple, l'Occident aussi et que les deux mondes s'entrecroisent. Leur rencontre est dépeinte sous différents aspects dans la majorité de ses romans.

C'est justement ce phénomène que nous nous proposons d'étudier dans le roman *Les Echelles du Levant*, de montrer comment l'auteur présente l'Orient et l'Occident, comment se manifeste cet entrecroisement et d'en analyser les facettes. L'espace géographique du roman est assez vaste, comprenant d'un côté le monde oriental et de l'autre celui occidental, surtout celui français. Le lecteur assiste à une suite de déplacements qui commencent à Istanbul et prennent fin à Paris, des mouvements dans tous les sens, du Sud vers le Nord et de l'Est vers

BDD-A23654 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:14:43 UTC)

l'Ouest. Il est propulsé aussi dans la spirale du temps, remontant très loin dans le passé puisque la narration commence en 1876 avec la mort du sultan Abdulaziz et se termine en 1976 lorsqu'il éclate la guerre civile libanaise.

Paru en 1996, *Les Echelles du Levant* présente la vie d'Ossyane Ketabdar , racontée à un narrateur anonyme qui la retranscrit : « Cette histoire ne m'appartient pas, elle raconte celle d'un autre »[2] annonce la première phrase du roman. Le narrateur recueille pendant quatre jours la vie du héros qu'il a suivi dans les rues de Paris en 1976, après l'avoir reconnu d'après une photo de son manuel d'histoire. L'histoire personnelle d'Ossyane comprime les grandes questions du monde arabe et relève le multiculturalisme de l'espace méditerranéen. Il est un passionné de la grande Histoire de son pays où l'Orient et l'Occident s'entremêlent tout au long des âges : « l'Antiquité glorieuse, des cités phéniciennes aux conquêtes d'Alexandre ; puis les Romains, les Byzantins, les Arabes, les croisés, les Mamelouks ; ensuite les quatre siècles de domination ottomane ; enfin les deux guerres mondiales, le mandat français, l'indépendance... »[3].

Le titre du roman anticipe suggestivement cette voie de passage entre les deux mondes. Mais qu'est-ce que le Levant ? Géographiquement, ses frontières sont variables, assez difficile à définir comme le remarque P. Larousse dans son *Dictionnaire universel du XIX-e siècle.* S'il recouvre presqu'invariablement la Turquie, la Palestine et la Syrie, des régions comme Rhodes, Chypre, la Grèce ou l'Italie, font toujours partie de l'Orient dans l'acception des romantiques. Dans le roman, cet espace est le nom donné autrefois aux pays situés en bordure de la Méditerranée orientale comprenant la Syrie, le Liban et l'Israël. Les musulmans habitaient ces endroits mais les marchands chrétiens allaient y acheter des épices et de la soie provenant de l'Extrême-Orient. Ces régions ont donc un passé historique et culturel très riche comme le point de rencontre de nombreuses langues, coutumes et croyances. L'espace méditerranéen à la fois ottoman, musulman, juif et chrétien a fasciné l'imaginaire occidental depuis l'époque des Croisades. Le héros du roman évoque ce monde et ce temps de rêve auquel croyait toujours son père : « Cet âge où les hommes de toutes origines vivaient côte à côte dans les Echelles du Levant et mélangeaient leurs langues... » [4] Le nom Levant comprend aussi une dimension symbolique, signifiant le lieu sacré où se lève le soleil, où se trouve l'aube des civilisations.

Et qu'est-ce que les Echelles ? Ce sont d'abord les ports situés au bord de la Méditerranée : Constantinople, Smyrne, Adana, Beyrouth, Alexandrie, les ports de l'Empire Ottoman mais aussi certains ports intérieurs tels que Le Caire et Damas. Au début, les entrepôts de ces villes ne possédaient que de simples embarcadères appelés « iskele » en turc ; bâtis sur pilotis, ils permettaient l'accès aux barques et aux bateaux. Chaque village sur

BDD-A23654 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:14:43 UTC)

le Bosphore avait son « iskele ». En outre, des compagnies de commerce ont été créées au début du XVI-e siècle telles que la compagnie française du Levant. D'ailleurs, ce sont les Français qui ont appelé « échelles » tous les ports méditerranéens appartenant à l'Empire Ottoman. Les échelles sont aussi le symbole du lien entre l'Occident et l'Orient, entre Ossyane et sa future épouse, la juive autrichienne Clara, qu'il rencontre en France.

Déroulée entre 1876 et 1976, la narration évoque tout un siècle de voyages et d'événements à travers les crises du Levant et de l'Europe. Les événements historiques, politiques et culturels qui ont eu lieu dans cette période - la chute de l'Empire Ottoman, les deux guerres mondiales, le mandat d'occupation française du Liban, la formation de l'Etat Israël, la guerre civile de Liban - ont influencé la vie des personnages. Les conflits intercommunautaires entre les Turcs et les Arméniens rendent précaire la vie au Levant ; l'agonie de l'Empire Ottoman s'installe petit à petit faisant apparaître de nouveaux Etats. L'histoire personnelle d'Ossyane est empreinte par l'Histoire de ces lieux car le héros est l'arrière-petit-fils d'un souverain déchu dont la découverte du cadavre a rendu folle sa fille, la grand-mère du héros. Il est le fruit de l'union légitime de cette femme aliénée et de son médecin comme Ossyane le reconnaît clairement : « Ma vie a commencé un demi-siècle avant ma naissance...un drame s'est produit, un cri a retenti, une onde de folie s'est propagée qui ne devait plus s'interrompre. Si bien qu'à ma venue au monde, ma vie était déjà largement entamée.»[5] Les ancêtres du héros aimaient la tolérance, le partage et l'entente entre les gens de différentes ethnies. Pour eux, le brassage des cultures devient un mode de vie. Le père d'Ossyane, marqué par son origine en est le premier émissaire. Rejeté par la société, il se retrouve enfermé dans une maison où il se réjouit d'un partage culturel plus riche que celui qui avait lieu dans la société. Son éducation est faite par des maîtres excentriques, eux aussi très différents par leurs origines et par leurs mentalités : « Les personnes qui acceptaient de venir chaque jour dans la maison pestiférée vivaient eux-mêmes, pour la plupart, en marge des convenances de leur temps. Le professeur de turc était un imam défroqué, le professeur d'arabe, un juif d'Alep chassé de sa famille, le professeur de français un Polonais, atterri Dieu sait comment dans cette ville d'Anatolie, et qui répondait au nom de Wassa – sans doute le diminutif d'un patronyme trois fois plus long... »[6]

Une preuve des bonnes relations prédiquées par la famille Ketabdar reste l'amitié indéfectible du père d'Ossyane et de Noubar. Ce dernier était le professeur de sciences du premier et c'est ainsi qu'ils ont appris à se connaître, à se respecter et à se jurer une fidèle amitié alors que « les rapports entre les deux communautés se détérioraient à vue d'œil, à Adana plus qu'ailleurs.»[7] Les relations entre les deux sont très fortes et complexes de sorte que le père d'Ossyane abrite son ami dans sa maison lorsque les émeutiers sont à leurs traces.

BDD-A23654 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:14:43 UTC)

En outre, au moment où l'Arménien décide de partir, le Turc décide de le suivre, les deux devenant plus tard très proches par le mariage de la fille de Noubar avec son ami. Le multiculturalisme des échelles se déplace d'Adana vers Beyrouth où le père d'Ossyane se fait construire une maison différente par la diversité des styles, prête à abriter l'union d'un Turc et d'une Arménienne et, plus tard, d'un musulman et d'une Juïve. « Sa maison bâtie en pierre ocre sur la Colline des Pins, je l'ai connue...elle ne ressemblait à aucune d'autre ; ni vraiment moderne, ni montagnarde, ni ottomane – un pot-pourri de styles... Elle est restée dans les mémoires comme un haut lieu de la vie artistique au Levant dans l'entre-deux-guerres. Des vernissages s'y tenaient, des concerts, des soirées poétiques ; sans doute aussi des expositions de photos, j'imagine... »[8] L'atmosphère qui y régnait était très ouverte aux habitués du jour mais aussi aux invités de toute sorte : peintres, jeunes poétesses, écrivains égyptiens, orientalistes. C'était l'aristocratie de l'époque qui vivait pleinement ses derniers jours. Pendant la première guerre mondiale, la rencontre des cultures est bien visible à Beyrouth lors du mariage du père d'Ossyane, prince ottoman et de sa mère arménienne. C'est peut-être l'une des dernières manifestations pacifiques entre ces groupes ethniques, selon les dires d'Ossyane : « Il y aura une somptueuse réception, peut-être la dernière fête dans l'histoire où Turcs et Arméniens chanteront et danseront ensemble. Y assistera, entre mille autres, le gouverneur de la Montagne, en ce temps-là un Arménien...Vieux fonctionnaire ottoman, il improvisera pour l'occasion un discours sur la fraternité retrouvée entre les communautés de l'Empire – Turcs, Arméniens, Arabes, Grecs et Juifs, les cinq doigts de l'auguste main sultanienne... ».[9]

Mais une génération plus tard on assistera à une union inhabituelle entre le musulman Ossyane et la juive Clara. Ils se rencontrent pendant la Seconde Guerre mondiale en France, faisant tous les deux partie de la Résistance. Leur mariage réitère l'histoire familiale d'un Turc et d'une Arménienne dans un autre contexte historique, à la veille de la guerre israélo-arabe. La fête de leurs noces à Haïfa se remarque par la diversité culturelle puisque « deux orchestres se relayaient, l'un oriental, l'autre à l'occidentale ».[10] Le dialogue entre le beau-frère d'Ossyane, Mahmoud Carmali, un Arabe provenant d'une vieille famille en fuite et l'oncle de Clara, le juif Stefan est très suggestif pour l'atmosphère de l'époque. L'oncle Stefan arrive à la conclusion que le conflit devrait cesser et que la conciliation est possible: « Ne crois-tu pas qu'il devrait y avoir un moyen de se réconcilier avec...eux ? Regarde autour de toi, oncle Stefan, nous sommes réconciliés! »[11] L'amour, grâce à la tolérance, la cohabitation et le partage des cultures peut naître et vivre au-delà des différences et des appartenances parfois contraires. Tout comme ce sentiment qui peut cimenter entre les gens le calme et la paix, Amin Maalouf constate que l'entité qui se préoccupe le plus des valeurs

BDD-A23654 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:14:43 UTC)

universelles, celle qui assume plus que d'autres l'héritage des Lumières et de la Renaissance, c'est l'Europe. Pour l'écrivain, l'Europe est plus que la terre d'union de deux amants, elle semble symboliser l'espoir d'une union nouvelle entre les différentes parties de l'Orient déchiré. Les deux personnages d'origine différente, Mahmoud et oncle Stefan portent leur conversation en anglais ; c'est que l'Occident les réunit à travers le langage : « A deviser, tranquilles dans leurs fauteuils jumeaux, se racontant apparemment les histoires les plus invraisemblables en anglais, comme des gentlemen dans leur club... »[12]

Toutes les idées et les rêves de l'auteur sur la tolérance, la liberté et la modernité se compriment dans le personnage du père d'Ossyane. Nature visionnaire, il est passionné de la photographie, véritable symbole de la modernité dans le monde oriental qui le refusait. L'idée est rendue par l'épisode des émeutiers qui s'en prennent à lui et à son ami Noubar pour leur avoir pris des photos et qui ne renoncent à la révolte qu'après la destruction par les autorités de tout matériel photographique. Pour les deux hommes, la passion pour la photographie était « leur chaste maîtresse européenne, leur amante commune ».[13]En effet, tout venait d'Europe car pour entretenir cette passion ils importaient tout de l'Allemagne, plus précisément de Leipzig. En plus, la modernité est associée par le père d'Ossyane à la tolérance, au respect des autres et à l'élégance : « Il rêvait d'un monde où il n'y aurait que des hommes courtois et généreux, impeccablement habillés, qui salueraient bien bas les dames, mépriseraient d'un revers de main toutes les différences de race, de langue et de croyance, et se passionneraient comme des enfants pour la photographie, l'aviation, la TSF et le cinématographe.»[14]

Malgré les contraintes du monde oriental d'où il provient, sa famille avait des habitudes occidentales et rêvait de liberté. Cela remonte assez loin dans le temps puisque sa grand-mère, Iffet, semblait être la seule personne libre auprès de son père souverain qui ne lui refusait rien : « Une seule personne au monde pouvait lui désobéir sans encourir sa colère. Sa fille, son enfant bien-aimé, Iffet....Il ne lui refusait rien. Elle avait des professeurs de piano, de chant, de français, d'allemand. Elle osait même en sa présence s'habiller à l'européenne, avec des robes qu'elle rapportait de Vienne ou de Paris. Elle seule pouvait franchir sans risque la porte du souverain déchu.»[15] C'est toujours en Occident que la famille veut l'emmener pour guérir son aliénation, plus précisément dans la ville de Montreux en Suisse. Il existe aussi d'autres destinations occidentales que les personnages visent, telles que l'Amérique pour Noubar ou l'Australie pour Iffet, la soeur d'Ossyane, et pour son mari.

Amin Maalouf ressent l'Orient enraciné dans le passé et l'Occident porteur de l'avenir comme il le souligne dans ses essais ou lors de nombreuses interviews : « je ne cherche pas à critiquer l'Occident et je suis même persuadé qu'il demeure porteur des valeurs les plus avancées de notre temps, alors que ceux qui s'attaquent à lui sont souvent porteurs de

BDD-A23654 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:14:43 UTC)

régression ».[16] Qu'est-ce que l'Occident ? Dans son ouvrage *Qu'est-ce que l'Occident ?*[17], Philippe Némo en relève les particularités tout en exposant les éléments qui lui rendent la supériorité. Il se définit génériquement par l'Etat de droit, la démocratie, la liberté intellectuelle, la rationalité critique et par une économie libre fondée sur la propriété privée. Son contenu trouve ses racines dans cinq événements essentiels : le miracle grec, l'apport romain, l'éthique et l'eschatologie bibliques, la révolution papale entre les XI^{e} et XIII^{e} siècles et l'avènement des démocraties libérales. L'image de l'Occident représenté par ces éléments, par des valeurs morales et spirituelles légitime son autorité dans le monde. Dans la conception ordinaire des personnages, l'attraction de l'Occident est basée sur ce que les anthropologues appellent « manières », ou « usages », ce qui fonde le vécu, les modes de vie : l'habitat, le travail, les loisirs, les rites, les valeurs existentielles. Dans l'Orient, l'Occident a imposé sa domination non seulement en exportant sa technologie mais aussi d'une manière insidieuse, ses produits culturels : les langues, les goûts et les visions du monde. C'est pourquoi « chaque Arabe porte en lui un brin de l'Occident »[18] comme le croit Bichar Kader. (n.t.)

Dans *Les Echelles du Levant*, l'Occident est présent par ses valeurs et par ses mentalités que les personnages du roman veulent adopter. Ce sont d'abord les ancêtres d'Ossyane qui provenaient de la grande aristocratie orientale et qui vivaient suivant les traditions locales. Malgré cela, ils s'avéraient avides de nouveauté venant de l'Occident. Le cosmopolitisme était la marque de cette famille où le français et l'allemand se parlaient simultanément et le respect pour les deux cultures était pareil. La langue est une appartenance identitaire essentielle qui est illustrée pleinement par les personnages du roman. L'espace levantin est un lieu de passage, les Echelles du Levant « c'est le nom qu'on donnait autrefois à ce chapelet de cités marchandes par lesquelles les voyageurs d'Europe accédaient à l'Orient..., un lieu de brassage où se côtoyaient langues, cultures et croyances » (sur la quatrième page de couverture). Pour l'auteur, c'est un lieu symbolique où tous pouvaient se croiser et cohabiter sans aucune difficulté. Pendant le mandat français (1920-1946), le français devient la langue privilégiée de l'aristocratie locale, des marchands et de nombreux habitants de Beyrouth : « Il est vrai que dans l'entre-deux-guerres, le pays était déjà sous mandat français...après quatre siècles de domination ottomane...S'il est vrai que les gens de Beyrouth préféraient parler le français et oublier le turc, pas une seule fois ils ne nous ont laissés sentir que nous pourrions être indésirables. »[19] Le choix de cette langue est fait par les grands-parents d'Ossyane bien avant cette période ; quoique d'origines différentes ils se sont parlé en français lors de leur première rencontre en Turquie. La communication en français entre les deux trahit l'intérêt de ces gens pour la grande culture occidentale, représentée ici

BDD-A23654 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:14:43 UTC)

par la France. D'ailleurs, Ossyane parle lui aussi français avec la juive Clara à l'occasion de leur première rencontre à Lyon et ils continuent de l'utiliser dans leur courrier après la séparation : « elle m'écrivait en allemand. C'est en français que nous avions pris l'habitude de parler, depuis notre rencontre à Lyon ; elle s'y exprimait correctement, avec cependant quelques fautes de temps à autre. Mais pour écrire, elle était plus à l'aise avec Goethe qu'avec Chateaubriand... »[20]

Le père d'Ossyane était un despote éclairé, voulant faire de son fils un grand révolutionnaire qui aurait « les pieds en Orient et le regard vers l'Occident »[21]. Il désirait que son fils puisse influencer ou même changer le destin de son monde se basant sur une bonne connaissance de la culture et de la civilisation occidentales. C'est pour cela qu'il l'appelle Ossyane, un nom étrange qui trahit son désir de faire de lui un révolté, un rebelle, un homme libre. Nous croyons aussi avec Janal En-nahas que « nommer son fils Ossyane c'est comme si on le nommait Révolte ou Désobéissance. Lorsque le père d'Ossyane lui donne ce nom, il représente le proteste d'un homme aristocrate mais libéral contre une histoire de sectarisme et de violence qui a caractérisé le monde hérité de ses ancêtres ottomans. » (n.t.)[22] En effet, Ossyane Ketabdar est foncièrement un homme libre qui nourrit un immense désir de s'enfuir à l'Ouest pour vivre en liberté. Pendant son voyage en France, son sentiment s'exprime clairement : « A peine les bâtiments du port de Beyrouth avaient-ils disparu à l'horizon, j'étais descendu m'affaler dans une chaise longue, épuisé, soulagé, libre.»[23]Malgré l'éducation exceptionnelle qu'il reçoit dans le pays et le début de formation à la Faculté française de médecine de Beyrouth, il ne rêve qu'étudier ailleurs, choisissant la ville de Montpellier en France : « J'étudiais pour partir plus que je ne partais pour étudier ».[24] Il est vrai que l'étude était l'essentiel de ses préoccupations, ce qui lui donnait pleine autorité parmi les étudiants.

Dans son essai *Etrangers à nous-mêmes*, J. Kristeva explique que les Français possèdent une fierté nationale qui exclut les étrangers ; à son avis, cette attitude provient d'un type de civilisation qui croit aux valeurs créées le long du temps, à l'abri des grandes invasions et mélange des peuples, renforcées par l'absolutisme monarchique et, plus tard, par le centralisme républicain.[25] Ossyane est une exception parce qu'il est se réjouit d'une certaine reconnaissance parmi les Français, il ne se sent pas étranger parmi eux, par contre, il réussit à gagner l'admiration et l'estime de ses collègues. C'est que dans la conception de l'auteur, exprimée surtout dans l'essai *Les Identités meurtrières,* l'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle change tout le long de la vie, de nouvelles appartenances apparaissent ou d'autres se transforment ou disparaissent. A son identité orientale, le héros ajoute tous les acquis de l'Occident de sorte que son séjour en France n'est pas une perte

BDD-A23654 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:14:43 UTC)

mais un gain : « Est-ce que j'ai souffert d'avoir été un étranger ? A vrai dire, non...Etre étranger était une réalité de mon existence, que je devais prendre en compte...J'avais mes origines, mon histoire, mes langues, mes secrets, d'innombrables sujets de fierté...non, être étranger ne m'incommodait pas, et j'étais plutôt heureux de ne pas être chez moi. ». [26] Tout de même, pendant les discussions sur les filles, il garde l'attitude orientale, sa « pudeur de Levantin ».

Il s'ancre parfaitement dans la réalité française de l'époque et pendant la Seconde Guerre mondiale, il participe effectivement aux événements, s'enrôlant dans la Résistance sous le nom de Bakou. Il transmet le courrier avec enthousiasme et intrépidité de sorte que ses amis Français voient en lui un nouveau Gavroche. Il est à remarquer qu'il ne s'est pas battu seulement pour la France ni contre l'Allemagne mais pour défendre son monde contre la discrimination et le nazisme : « J'ai détesté le nazisme, non pas le jour où il a envahi la France mais le jour où il a envahi l'Allemagne. S'il avait éclos en France, ou en Russie, ou dans mon propre pays, je l'aurais détesté tout autant. »[27] Ossyane tout comme l'auteur croit dans le respect de l'autre, de la différence et considère que le droit de critiquer l'autre se gagne. Le respect réciproque semble être le liant de la cohabitation qui devient à son tour le liant du partage des cultures. « J'ai eu l'occasion d'écouter, il y a quelques jours, à Paris un débat à la radio entre un Juif et un Arabe, et je vous avoue que cela m'a choqué. Cette idée de mettre face à face des personnes qui parlent chacune au nom de sa tribu, qui rivalisent de mauvaise foi et d'habileté gratuite, oui, cela me choque et me dégoûte »[28].

Pour Ossyane, l'Occident est le lieu de la gloire au présent par opposition avec ses terres natales, lieu de la gloire familiale dans le passé comme il le reconnaît lors de la première rencontre avec le narrateur : « je viens d'une famille qui a longtemps gouverné l'Orient »[29] Lorsque la Seconde Guerre Mondiale se termine, il retourne à la maison familiale à Beyrouth où il est accueilli en héros. Son frère Salem est en prison pour contrebande, ce qui a jeté l'opprobre sur sa famille. Dans ces circonstances, Ossyane apparaît comme un sauveur de la réputation familiale, d'autant plus important qu'il revenait de l'Occident. A l'enterrement de sa grand-mère survenue peu après son retour, il réussit à rendre la gloire perdue de sa famille ; les plus hauts dignitaires du pays sont présents, toutes communautés confondues. Dans les hommages funèbres, on a rappelé suggestivement les exploits de son petit-fils lorsqu'on a souligné qu'elle était née fille d'un souverain et qu'elle était morte grand-mère d'un héros. On pourrait créer une analogie entre la situation du héros et un épisode de la vie de l'auteur. Après avoir gagné le prix Goncourt pour son roman *Le Rocher de Tanios*, peu de temps après, Amin Maalouf s'isole pour écrire *Les Echelles du Levant*. Il reconnaît à l'occasion d'une interview la nuance autobiographique de la séquence du retour

BDD-A23654 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:14:43 UTC)

triomphal dans le pays natal : « Je ne nierai pas que cet aspect du livre rend compte, par une métaphore de ce que je venais de vivre moi-même »[30].

L'Occident représente aussi pour le héros la terre de l'union en sûreté. Son histoire d'amour avec Clara a commencé en France, leur mariage s'est fait en Orient mais la guerre et l'éclat du conflit israélo-arabe les ont séparés après très peu de temps vécu ensemble. Même si la vitesse du déroulement des événements au Proche-Orient ne leur permet plus de s'enfuir en Occident, c'est toujours là-bas, en France qu'ils auraient pu trouver le liman sauveteur : « Si j'avais à prendre cette décision aujourd'hui, je sais parfaitement ce que j'aurais fait. Nous serions partis dès la fin de l'été pour Montpellier où j'aurais repris mes études de médecine, et elle ses études d'histoire.»[31] Ossyane ne peut plus vivre dans le climat d'intolérance et de violence entre les diverses communautés de son pays. Ces endroits étaient des topos hybrides, habités par des gens hybrides et cosmopolites tout comme Ossyane et Clara. La dimension tragique de ce conflit réside dans le fait que la haine et la séparation ont la source dans la diversité et le pluralisme même du Liban. La destruction du pont entre l'Orient et l'Occident est illustrée par le destin triste du protagoniste. Identité plurielle, le héros n'arrive pas à choisir parmi ses multiples appartenances de sorte qu'il tombe dans le trou noir de l'existence. Sa folie est le symbole de cette aliénation dans son propre pays, de la rupture de son identité culturelle. Son monde disparu, il va être enfermé dans l'asile nommé suggestivement : « la Résidence du chemin neuf » ; c'est une nouvelle étape de l'histoire de son pays. L'asile constitue un vrai microcosme de l'univers extérieur, du monde où vivaient les protagonistes du roman. Les autres patients ne comprennent pas les événements survenus, ils ne sont que des réfugiés qui vivent intensément la nostalgie de leur temps passé. Dans les pires moments de son exil intérieur, Ossyane sait que c'est toujours en France qu'il pourrait se remettre à côté de sa femme retrouvée : « Moi, je sombrais dans la folie, je savais que je glissais inexorablement, j'avais besoin que Clara me retienne. Qu'elle me dise : retrouvons-nous à tel endroit, en France par exemple, recommençons à vivre ensemble et tu iras tout de suite mieux ».[32] En effet, ses espoirs viennent de France car son ancien ami de la Résistance, Bertrand, devenu entre temps membre du gouvernement français vient directement au Liban. Des années plus tard, la fille d'Ossyane, Nadia, réussit grâce à lui de visiter son père à l'asile sous un nom d'emprunt, un nom d'une grande famille française. Un éveil se produit lors de cette visite, il se remet et c'est directement à l'ambassade de France de Beyrouth qu'il se dirige pour fuir Liban et rencontrer sa femme en France. Le roman finit par leurs ultimes retrouvailles qui ont lieu à Paris, Quai de l'Horloge. L'Occident, dans lequel la France tient une place primordiale pour l'auteur, est incontestablement le lieu d'où vient l'espoir, la grande culture et qui porte la modernité, l'avenir.

BDD-A23654 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:14:43 UTC)

Amin Maalouf s'avère être véritablement un auteur au carrefour des cultures, des mentalités, au carrefour des identités. Il nous propose de voir cette notion sous un nouvel angle, celui de la pluralité. Plus que de chair et de sang, il nous dévoile que nous sommes des êtres d'argile. Sculptés par notre histoire – collective ou familiale-, notre culture et notre expérience au sein des sociétés que nous fréquentons au cours de notre vie, nous restons fragiles et susceptibles à tout moment de perdre nos repères tout comme Ossyane. Pour l'auteur, plus qu'une identité, nous devons assumer plusieurs appartenances acquises le long du temps ; tout cela nécessite et permet à la fois de tolérer l'autre, de le respecter et de partager nos cultures. C'est ainsi que peuvent naître et perdurer l'amour et l'amitié entre les personnes et les peuples, c'est ainsi que peuvent avancer la modernité et la paix. Dans ce sens, les conflits de la Méditerranée pourront être évités si les différences sont respectées. Son rêve est de voir les rivages de cette mer réunis autour d'une même unité multiculturelle qui serait la synthèse de toutes les civilisations méditerranéennes. Mais l'exemple demeure toujours l'Occident : « Moi qui revendique à voix haute chacune de mes appartenances, je ne puis m'empêcher de rêver au jour où la région qui m'a vu naître suivra le même chemin que l'Europe, laissant derrière elle le temps des tribus, le temps des guerres saintes, le temps des identités meurtrières, pour construire quelque chose en commun ; je rêve du jour où je pourrai appeler tout le Proche-Orient, comme j'appelle le Liban et la France et l'Europe , « patrie » et « compatriotes » tous ses fils, musulmans, juifs et chrétiens de toutes dénominations et de toutes origines. Dans ma tête, qui constamment spécule et anticipe, c'est déjà le cas ; mais je voudrais qu'il en soit ainsi, un jour, sur le sol du réel et pour tous.»[33]

BIBLIOGRAPHIE

I. Sources primaires

Maalouf, Amin, *Les Echelles du Levant,* Paris, Ed. Grasset et Fasquelles, 1996.
Maalouf, Amin, *Les Identités meurtrières,* Paris, Ed. Grasset, 1998.
Maalouf, Amin, *Autobiographie à deux voix,* www :aminmaalouf .org

II. Sources critiques

En-nehas, Janal "Les Echelles du Levant", in *World Litterature Today,* March the 22-nd/1997.
El-Tibi, Zeina, Interview avec A. Maalouf, in *La Revue du Liban,* n° 3954 /2004.
Kader, Bichar, « Stereotipuri occidentale cu privire la Orient », in *Secolul XX,* n° 1-3/1996, pp. 57-62.
Kristeva, Julia, *Etrangers à nous-mêmes,* Paris, Ed. Gallimard, 1991.
Némo, Philippe, *Qu'est-ce que l'Occident ?*, Paris, P.U.F., 2004.

BDD-A23654 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:14:43 UTC)

NOTES

[1] Zeina El-Tibi, Interview avec A. Maalouf, in *La Revue du Liban,* n° 3954 /2004.
[2] Amin Maalouf, *Les Echelles du Levant,* Paris, Ed. Grasset et Fasquelles, 1996, p. 9.
[3] *Ibidem*, p. 10.
[4] *Ibidem,* p. 49.
[5] *Ibidem,* p. 23.
[6] *Ibidem,* p. 33.
[7] *Ibidem,* p. 34.
[8] *Ibidem,* p. 67.
[9] *Ibidem,* p. 43.
[10] *Ibidem,* p. 151.
[11] *Ibidem,* p. 156.
[12] *Ibidem,* p. 154.
[13] *Ibidem,* p. 39.
[14] *Ibidem,* p. 59.
[15] Amin Maalouf, *Op. cit.,* pp. 24-25.
[16] Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières,* Paris, Ed. Grasset, 1998, p. 38..
[17] Philippe Némo, *Qu'est-ce que l'Occident ?*, Paris, P.U.F., 2004.
[18] Bichar Kader « Stereotipuri occidentale cu privire la Orient », in *Secolul XX,* n° 1-3/1996, pp. 57-62.
[19] Amin Maalouf, *Les Echelles du Levant ,* p. 57.
[20] *Ibidem,* p. 133.
[21] *Ibidem,* p. 59.
[22] Janal, En-nehas, "Les Echelles du Levant", in *World Litterature Today,* March the 22-nd/1997. « to call your son Ossyane is like calling him Rebellion or Disobedience. When Ossyane's father gives him that name it represents the protest of an aristocratic but liberal man against a history of sectarianism and violence that has characterised the world he inherited from his Ottoman ancestors."
[23] Amin Maalouf, *Les Echelles du Levant,* p. 62.
[24] *Ibidem,* p. 161.
[25] J. Kristeva, *Etrangers à nous-mêmes,* Paris, Ed. Gallimard, 1991, p. 39.
[26] Amin Maalouf, *Les Echelles du Levant,* p. 72.
[27] *Ibidem,* p. 79.
[28] *Ibidem,* 169.
[29] *Ibidem,* p. 18.
[30] Amin Maalouf, *Autobiographie à deux voix,* www. aminmaalour.org
[31] Amin Maalouf, *Les Echelles du Levant*, p. 212.
[32] *Ibidem,* p. 186.
[33] Propos d'Amin Maalouf extraits de son *Autobiographie à deux voix,* www :aminmaalouf .org, [consulté le 30. 09. 2009]

BDD-A23654 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 22:14:43 UTC)